



# BIBLI'AUTOMNE 2017

MÉDIATHÈQUE

*La Mine des Mots*



**SCIENCE FICTION  
FANTASY  
FANTASTIQUE**



TRETS  
CAPITALE  
PROVENÇALE  
DE LA  
CULTURE



MÉDIATHÈQUE  
LA MINE DES MOTS

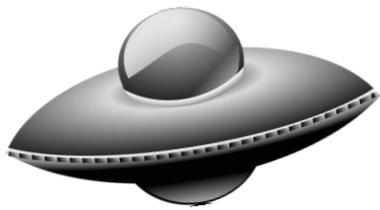


DÉPARTEMENT  
BOUCHES  
DU RHÔNE

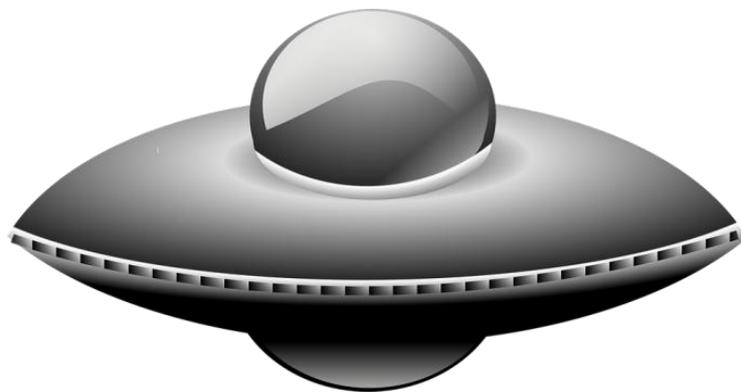


Ville de  
TRET





# Concours de Nouvelles 2017



*Sciences Fiction*  
*Fantasy*  
*Fantastique*

# Sommaire



## Les lauréats

- ❖ 1<sup>er</sup> prix : Lagarde, Michard et compagnie d'Alain PARODI -----4
- ❖ 2<sup>ème</sup> prix : Poupée russe de Sandrine DEFOUG -----11
- ❖ 3<sup>ème</sup> prix : Zone 3 de Guillaume WALOCQ -----18
- ❖ Prix « Tretsois » : Jeunes pousses de Corinne TOMASINI -----24



## Le coup de cœur du jury

- ❖ Céneke de Treittia ABECASSIS -----29

# 1<sup>er</sup> Prix



Alain PARODI

Je m'étais timidement avancé vers l'estrade pour recevoir mon prix quand le directeur de mon école a prononcé mon nom. J'étais attributaire de ce troisième prix pour la quatrième fois. Ce sera la dernière fois, septembre m'ouvrira grand les bras du collège. Le directeur, en me tendant le livre qui constituait ce troisième prix, m'avait adressé ses félicitations et surtout un « Bonne chance pour votre entrée au collège » que j'avais trouvé trop appuyé pour être rassurant. Je n'ai plus jamais eu le bonheur d'une telle distinction. Les concours de nouvelles sont passés de mode depuis très longtemps sinon j'aurais concouru, ne serait-ce que pour sentir encore l'émotion me tordre les boyaux et retrouver la fierté de mes dix ans d'être parmi les élus. Il ne me manquerait que les yeux de ma tribu assistant à mon triomphe et un peu au sien ; ce n'était pas rien d'avoir un fils, un petit-fils, un grand frère parmi les trois élèves les plus méritants du CM2 de l'école communale du quartier. Ma mère, le lendemain, avait droit à des félicitations en faisant la queue chez le boulanger. Tout ceci n'avait pas de prix, mais une valeur immense. C'était il y a quarante ans...une éternité à l'aune des bouleversements de nos modes de vie.

D'aucuns jugeraient ce souvenir suranné. Ceux-là, je m'en contre-fiche. La nostalgie est un filtre magique qui ne retient du passé que ce qui fait du bien à l'âme et évacue le reste.

Il est encore là, sur une des étagères de ma bibliothèque, ce précieux présent que j'ai retiré des mains du directeur. Il sent bon le mois de juin, la poussière de la cour et si je le porte à mon oreille je peux y entendre le vacarme des moineaux qui se chamaillaient dans les platanes. On ne fabrique plus de bibliothèques. J'ai acheté la mienne à prix d'or, après avoir chiné plus d'une année, chez un antiquaire ; elle était abandonnée, tristounette, au milieu de CD rom, de vieux microprocesseurs, de téléphones multimodaux et de lunettes connectées dont personne ne voulait plus. Aujourd'hui on porte une nano-oreillette greffée au gras du lobe de l'oreille munie d'un nano-micro à commande vocale qui cherche l'information et la restitue par une voix à tessiture plus humaine que nature. Nos conversations sont hachées par des recherches intempestives d'information, d'arguments ou d'échanges disgrégifs avec le système d'exploitation ou une autre personne située à des kilomètres. L'absence a disparu dans cet univers où on ne peut se déconnecter au risque de se perdre car il n'y a plus aucun nom de rues ni de panneaux routiers, ou d'avoir un accident puisque les feux rouges sont dotés de capteurs de présence via les ondes de l'oreillette, ou de ne pouvoir faire ses courses ou payer son café, la puce de la nano-oreillette contenant les données bancaires et d'identité, le dossier de santé, la carte des droits sociaux et bien d'autres choses utiles à la vie de chaque jour. Il n'y a plus d'interlocuteurs mais des perroquets déplumés qui recrachent ce que le moteur de recherche leur suggère. L'homme étant un animal prévisible, les algorithmes proposent à leurs abonnés des réponses qui correspondent à ce qu'ils ont deviné de leurs traits de caractère, de leurs goûts, de leurs habitudes. On ne sait plus qui parle à qui, qui répond et qui pense. Sur ce dernier point, j'ai mon avis : plus grand monde.

Je caresse du regard les livres qui m'accompagnent depuis toujours. Certains m'ont laissé pantois d'admiration, d'autres indifférent et, pour la plupart, il me faut relire la quatrième de couverture pour me remettre l'intrigue en mémoire. Les livres sont pour moi des maîtresses que je prends par la main pour aller faire l'amour où bon nous semble : un canapé, un lit, un hall de gare, un banc sous un tilleul. Je jouis de celui que je tiens dans mes mains sans penser à ceux qui ont précédé et je m'impatiente déjà du prochain. Aucun psychiatre n'a osé tenter de me guérir de ce donjuanisme littéraire. J'aime autant les beaux livres comme je ferai la cour à une jolie bourgeoise endimanchée que les livres de poche, midinettes coquines, Lisette de quartier, Fanchon la blanche caille et Mimi la cousette, des amours de rien qui valent beaucoup. On a les amours qu'on peut. Je ne les relis presque jamais, je ne suis pas de ceux qui reviennent au bercail et puis j'ai tant à lire, ma misérable vie ne suffira pas à terminer ce monde de tous les possibles. Ce sont les derniers spécimens dans ce format. L'édition papier a pris fin il y a vingt ans. Mes bouquins vieillissent en jaunissant et n'ont plus la joie d'accueillir à leur côté de nouveaux talents. C'était pourtant chouette la promiscuité sur nos

étagères d'Hugo et de John Fante, l'épaule contre épaule du gaulliste Romain Gary et de l'anar Prévert.

Je rêvais d'enseigner la littérature et j'occupe un poste d'enseignant multi-matières en lycée hologrammatique. Une espèce de généraliste bon à tout... et finalement pas bon à grand-chose. Je survole, ils survolent, nous survolons. Pourvu que ce soit multi comme on dit de nos jours. Multifonctions, multimodal, multidisciplinaire, tout est dans tout et pourtant tout me semble vide. Elèves, professeurs, chacun reste chez soi et notre pays a fait, grâce à cette organisation connectée, des économies incroyables. Je vois le visage de mes élèves sur mon grand écran fixé au mur ; mes élèves voient mon buste. Je ne me lève plus pour dispenser mes cours, cette habitude a été interdite par circulaire : les cadrages étaient plus difficiles et il paraît que certains de mes collègues prenaient plaisir à sortir de l'écran pour boire un café, faire pipi...ou plus si affinité car une légende, que j'adore, circule : celle du professeur parti faire l'amour alors qu'il continuait à expliquer à ses élèves le mécanisme secret du cours des bourses. Du coup si j'habille mon buste toujours convenablement, j'avoue que le bas est rarement à l'unisson. Je peux enseigner en pantoufles et bas de pyjama avec un veston-cravate.

Mon oreillette vibre, on m'appelle. Je me connecte et sur mon écran géant apparaît le visage de mon meilleur ami : Yannick. C'est lui qui avait le premier prix à l'école du quartier. Nous ne nous sommes jamais quittés. L'écran m'avertit en même temps que je ne vais pas tarder à être à cours de flocons de riz et de galettes de sauterelles et que le pressing central me livre trois paires de drap demain matin. La Livraison Centrale, consortium de trois grands groupes extraterritoriaux, monopolise désormais le télé-achat et la livraison de tout et n'importe quoi.

-Salut, Jérôme, je te dérange ?

Yannick a sa tête des mauvais jours. Le gros plan ne le flatte guère. L'abus d'alcool non plus. Reçu à l'Ecole Internationale des Dirigeants de Strasbourg, il a mené une carrière de « décideur ». Il n'y est pas heureux car il a gardé en lui un reste de fraîcheur et de révolte qui le mettent dans des états de rage sourde et muette que ses fonctions lui interdisent d'exprimer. Il rêvait de participer à l'architecture d'un monde harmonieux et on lui demande de poursuivre des objectifs, toujours à la hausse, de croissance économique, de productivité et de progrès technologique infini ravalant la conscience et les convictions philosophiques au rang de pièces de musée. Il ne s'est pas relevé des Cévennes pourries par le gaz de schiste, et la disparition, il y a cinq ans, du dernier lion vivant sur terre, au zoo de Bruxelles, l'a plongé dans une dépression dont j'ai craint qu'elle se conclue par un suicide lors de l'immersion totale du Bangladesh et de la guerre qui a suivi dans tout le sud-est asiatique. Il se désespérait de la disparition de quatre-vingt pour cent des espèces vertébrés du globe, de la crise démographique mondiale avec sept milliards de terriens. Il a eu un sursaut dans le poste de Gouverneur des zones littorales qu'il a occupé en interdisant contre vents et marées toute construction à moins d'un kilomètre de côtes déjà saturées d'activités, d'immobiliers et d'êtres humains.

Nous ne reconnaissons plus le monde de notre jeunesse : Esméralda est siliconée et Quasimodo s'est fait refaire le nez, les émissions littéraires ont disparu au prétexte que la dernière survivante, diffusée dans la nuit entre deux et trois heures, avait une audience trop étroite. Notre écran multifonction nous donne accès à un catalogue chétif d'une dizaine d'ouvrages par an, toutes disciplines comprises. Un auto-da-fé sans flammes. Il n'y a pas besoin de brûler les livres pour détruire une culture. Juste de faire en sorte que les gens arrêtent de les lire. La poésie n'est plus, le théâtre n'est jamais publié et la production littéraire se réduit à des histoires formatées, écrites sur commande par des collectifs de scénaristes rémunérés au pourcentage des ventes. Il faut donc que cela se vende et j'ai une pensée émue pour le « *Rouge et le Noir* », ce pauvre Stendhal n'en avait vendu que trente exemplaires. Les catalogues des petites culottes, des sauces tomates et des barres chocolatées

sans cacao sont plus fournis. L'imagination a changé de camp : elle a quitté la fiction pour inspirer la consommation. O tempora, o mores... Débats d'idée, controverses sont considérées comme du temps perdu, volé à la production. Le temps ne peut plus être suspendu et l'écume des jours est micro-filtrée. Ne pas lire est devenu une qualité, les décideurs n'hésitent pas à confier qu'ils ne touchent jamais à un roman, certains se moquent dans des shows télévisés de ceux qui s'intéressent encore à Colette, Kerouac ou Le Clezio. L'information est traitée sans profondeur, sans analyse, diarrhée de faits alignés les uns derrière les autres, sans priorisation, sans vérification. L'important est d'être « au courant » en temps réel, fut-ce d'une ineptie, fut-ce d'une rumeur, fut-ce des oreillons du Président des Etats-Unis dont la capacité reproductive deviendra vite le sujet central des commérages et des caricatures en réseau.

-Je peux passer te parler, Jérôme ?

La digression de ma pensée m'a fait oublier Yannick. Sa phrase est un code qui signifie que ce qu'il veut me dire ne peut se dire sur le réseau. Des logiciels de contrôle captent des mots-clés qui mettent sur écoute automatiquement, analysent la conversation et, en fonction du résultat, transmettent analyse, conversation et coordonnées des interlocuteurs au Bureau Universel de la Sécurité Etatique, la BUSE.

Yannick, en sueur, est affalé sur mon canapé et siffle cul-sec son troisième cognac chinois aromatisé à la vanille. Depuis six mois, à contrecœur, il occupe une fonction de Chef de projet d'Accélération de la Dématérialisation au Ministère Européen de l'Avenir. Il ne s'entend pas trop mal avec son Ministre, tiré au sort comme tous ses collègues, sur une liste de citoyens surdiplômés. La fin de ce XXIème siècle n'a pas achevé la dématérialisation de nos sociétés. Des résistances, de mauvaises habitudes issues du passé ont retardé le grand œuvre. La faute aux amoureux de la feuille qui bruisse et sent l'encre, aux militants du prêt et de l'échange, aux sentimentaux qui marquent les pages avec la photo de leur amour de seize ans et la retrouvent vingt ans plus tard au gré d'une relecture avec la même émotion et un léger regret.

Yannick m'explique tout. Le Grand Projet de l'Interconnexion Totale va inonder la seule île qui résiste à la montée des eaux du consumérisme : la lecture. Robinson Crusoe est condamné à se noyer dans la pâte à tartiner. Les prototypes sont prêts ; les dirigeants pluri-milliardaires des deux entreprises qui monopolisent fabrication, vente, mises à jour de tous les équipements, logiciels et programmes ont financé la recherche appliquée. Connectées au cerveau du Big Brother, les tablettes multifonctions recevront pendant la lecture d'un roman des images, des sons correspondant au passage lu. Plus besoin d'imaginer les terrils de Germinal et la Haute-Provence âpre de Giono sera agrémentée du chant des cigales. On entendra le galop des chevaux des Derniers Mohicans. Nous étions loin des enluminures et des gravures qui illustraient les Jules Verne. Et ce n'était pas tout : en cas d'ennui, le lecteur pourra demander d'un simple clic une autre version du texte et de l'intrigue. Virginia Woolf n'avait plus aucune chance de réapparaître.

-Et cerise sur le gâteau, Jérôme ! Tu pourras choisir de recevoir pendant la lecture des offres promotionnelles liées au bouquin. *Le parfum* de Süskind ? Dix pour cent sur les eaux de toilettes ! *Les mains sales* de Sartre ?

-Non, ne me dis pas. Trois savons pour le prix de deux ?

-Exact ! Et *Vol de nuit* de Saint Ex, un aller-retour bradé par l'aérobis Paris-Londres en période creuse.

Nous nous sommes soûlés comme des cosaques le restant de la nuit. Le matin, en faisant un café à réveiller un mort, j'ai machinalement allumé l'écran multifonctions et appuyé sur la chaîne d'info en continu. Je suis comme les autres : aliéné à l'écran, drogué insevrable au tout info immédiat. C'est devenu plus fort que moi, je me foutais des baffes. Sur l'écran, un reporter court dans tous les sens en commentant un incendie ; derrière lui des hommes en

tenue tiennent à bout de bras des lances à eaux reliées aux multiples bornes qui équipent chacune des rues et ont rendu le beau camion rouge de pompiers et son pin-pon inutiles. Je monte le son ; cela réveille Yannick qui dormait sur le canapé. L'incendie est considéré comme une catastrophe. Il a totalement détruit le Centre Multimodal d'Interconnexion Intelligente. Je ne sais pas ce que c'est mais apparemment Yannick le sait car malgré sa gueule de soiffard dévasté, il relève une oreille de cocker qui aurait entendu un faisan, pour un peu il marquerait l'arrêt.

-Nom de Dieu de nom de Dieu ! Pas possible ! Le Centre détruit, je ne le crois pas.

-C'est quoi ton Centre ?

- Le Centre ? Mais, mon pote, c'est le Grand Cerveau ! Tout part de lui et tout lui revient. C'est lui qui a conçu et devait gérer le système d'exploitation du programme dont je t'ai parlé hier soir. Oh, non, ce n'est pas vrai, l'oncle !

Le reporter est en train de dire qu'il s'agit d'un incendie criminel et qu'un suspect a été arrêté sur place. Il tend le micro à un vieillard sans âge, menotté et encadré par un agent qui regarde la caméra en souriant et se retient de faire un geste de la main à destination des siens. Satané travers de livrer visage et identité du moindre suspect ou témoin au su et au vu de tout un chacun, dans une espèce de jeu du cirque où l'anonymat et le doute ont disparu. Je n'ose pas parler du respect de la présomption d'innocence, les enquêtes sont devenues des tragédies avec rebondissements et fausses pistes. L'imbécile rappelle à l'homme âgé qu'il est considéré comme suspect.

-Pour nos téléspectateurs, cher Monsieur, en direct, dites-nous : suspect, d'accord, mais êtes-vous coupable ?

Le vieux relève la tête et prononce une phrase incroyable :

-Carthago delenda est !

Carthage doit être détruite ! Du latin, les bras m'en tombent. La présentatrice demande au reporter de faire répéter le suspect, personne n'a compris ce qu'il a dit (tu parles !). Est-il étranger, quelle langue parle-t-il, quel est son nom ? Elle est excitée comme une puce folle amoureuse d'un caniche.

-Yannick, ne me dis pas que ce vieux monsieur est ton oncle ?

-Mais si, mais si ! C'est tonton André. André Lagarde ! Bon sang, ils l'ont fait !

Le reporter s'agite ; on vient de lui dire que trois autres très vieux messieurs viennent d'être interpellés et qu'il pourrait s'agir (j'apprécie la précaution oratoire si rare) de complices. Immédiatement on voit les trois hommes encadrés par des policiers.

-Ils l'ont fait ! Jérôme, ils l'ont fait !

Et Yannick me déballe tout. Son parent cohabite avec trois autres amis ; une espèce d'Erasmus en colocation pour ancêtres. Ils n'ont pas d'âge, semblent avoir atteint l'éternité grâce à un régime extraordinaire : lecture, conversation, analyse et traduction de textes anciens, thé vert et vin rouge bio, yoga, frugalité et bonne humeur constante. Aucune sorte d'écrit n'échappe à leur appétit joyeux. Sénèque et Tite-Live, Paul Auster ou Garcia Marquez, tout les intéresse, tout les enthousiasme et une seule controverse les divise : les uns avancent que Molière et La Fontaine ont plagié respectivement le théâtre antique de Plaute et les fables d'Esope quand les autres n'admettent que réinterprétation et modernisation. Le reporter donne les noms des suspects. Il s'agit de messieurs Lagarde, Michard, Gaffiot et Bailly. Je suis sidéré : les Lagarde et Michard du fameux « *Lagarde et Michard* » dont je conserve,

comme une relique, un exemplaire consacré aux auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, Gaffiot le latiniste et Bailly l'helléniste dont les dictionnaires latin et grec ont été responsables des scolioses scolaires de la génération de mon grand-père. Yannick les connaît bien ; il passe de temps à autre voir son vieil oncle sans savoir quel lien familial précis le lie à lui. Il en profite pour prendre une cure de culture et de raffinement, avec un verre de Pinot noir, cela va sans dire. Les discussions exquises avec ces hommes sans âge le soignent un peu des blessures que lui infligent le milieu dans lequel il évolue et les responsabilités qu'il y exerce. Il n'a pas pu tenir sa langue et leur a dévoilé, pensant que c'était sans conséquence, le projet du gouvernement. Cela les a mis dans une rage folle qu'aucune tasse de thé ou respiration profonde yogi n'ont pu calmer. Ils ont gueulé, traité de jean-foutre les décideurs et juré qu'ils ne laisseraient pas faire cette ignominie sans réagir. Gaffiot a déclamé, avec un peu d'emphase que l'opération « Carthago delenda est » devait être déclenchée comme s'il parlait de la foudre dans les mains de Jupiter.

Nous en sommes donc là : quatre ancêtres lettrés et opiniâtres ont eu raison du grand projet et mis le monde cul par-dessus tête. La leçon est terrible et pleine d'espoir : nul système, fut-il le plus puissant, ne peut empêcher la résistance des consciences. Hugo a dit que seuls ceux qui luttent sont vivants. Le lendemain, la presse fait état de la destruction par le feu, dans la même soirée, de plusieurs autres centres névralgiques de la capitale. Les ancêtres ont figolé le travail. Je ne peux m'empêcher de penser, avec un brin de tendresse et d'admiration mêlées, que Yannick leur a fourni la cartographie de ces lieux stratégiques. Du coup, le pays est frappé par une épidémie d'écrans noirs. La connexion à tout prix, le blabla numérique sont momentanément vaincus. Je me prends à rêver du retour des épiciers et des boulangers de quartier, des libraires passionnés et des cafés théâtres insolents. Enfin, sur l'écran noir de mes nuits blanches je pourrai refaire mon cinéma !

La révolte ne se limita pas à notre territoire. Les pouvoirs publics ont pu réactiver un service minimum d'information et nous apprenons qu'aux Etats-Unis quatre autres vieillards ont fait de même. Sur les images un homme blanc obèse dont les policiers disent qu'il sent fort le tabac et dont un œil dit bonjour à l'autre, une femme noire très corpulente dont les tresses grises font comme une couronne sur sa tête et une autre femme blanche très maigre. Une Internationale du crime fort sympathique ! Je les reconnais entre mille. Jim Harrison a déclaré qu'il était coupable en citant Borges qui disait que c'est la lecture qui fait la littérature. Toni Morrison a reconnu avoir été aidée par Angela Davis, vieille révolutionnaire qu'on croyait morte et enterrée. Quant à Joyce Carol Oates, avec son regard d'une douceur profonde derrière ses lunettes, elle a jeté le trouble chez les enquêteurs en leur disant qu'il était temps que revienne le temps d'Alice au Pays des Merveilles. Ils ont recherché avec assiduité cette Alice sur leur base de données en tapant dans la fenêtre adéquate : *Identité : Alice, Sexe F, adresse : Pays des Merveilles*. Résultat : cette Alice était inconnue des services. Un pseudo qui cachait certainement la véritable identité du cerveau de l'opération.

Ce soir, je suis seul et tranquille. Je bouquine. Yannick m'appelle sur mon téléphone en bakélite couleur ivoire. Il est tout excité. On peut désormais tout se dire par téléphone.

-Tu connais la nouvelle ? me demande-t-il.

Je suis inquiet, quelle catastrophe, quel idée de demiurge fou va-t-il encore me révéler ? Je ne vois pas ; il a quitté les couloirs sombres du pouvoir pour les allées lumineuses d'une librairie-bistrot qu'il a ouvert à Montmartre avec une copine rencontrée quand même sur le réseau et il n'est plus dans le secret des dieux.

-Je t'envoie un message, regarde bien la pièce jointe.

J'ouvre ma messagerie. La pièce jointe est un fac-similé d'un article du *Washington Post*, un journal qui avait disparu et qu'une coopérative de journalistes vient de faire renaître. Il relate l'évasion de Jim Harrison de sa prison : il avait arrêté de fumer, cessé de boire du vin, fait un régime et du sport, tant et si bien qu'il est parvenu à se glisser dans un panier de linge sale et à sortir avec le camion de la blanchisserie. On suspecte un gardien de complicité : on a retrouvé dans son armoire un roman de Mark Twain. Ce vieux grigou de Jim a envoyé à la presse une photo : il est au bord d'une rivière, hilare, il a repris du poids, pince une cigarette au bord de ses lèvres, d'une main il tient une truite énorme et de l'autre il fait un doigt d'honneur.

Rien n'est perdu, les lions et les rhinocéros peuvent revenir. Je m'empare de mon chéquier, remplis un chèque avec une somme rondelette au crédit d'une association montée par des gens de mon quartier. Pour créer une bibliothèque associative avec section théâtre pour les gamins. Il faudrait que je tombe amoureux, je me sens enfin prêt. Une bibliothécaire, une prof de lettres...

# 2<sup>ème</sup> Prix



Sandrine DEFOUG

Site internet: [www.auplaisirdecire.com](http://www.auplaisirdecire.com)

La sonnerie retentit. D'un pas nonchalant, Lucas avança jusqu'au micro-ondes. Il en sortit la barquette de "mitonnée de lapin à la moutarde accompagnée de sa concassée de courgettes et d'aubergines", s'équipa d'une fourchette et d'un couteau. Ainsi paré pour affronter sa nouvelle soirée de célibataire, il s'assit en tailleur sur le canapé, la barquette sur les genoux, face à son home cinéma. Le journal télévisé lui avait révélé que de la neige pouvait tomber en hiver et que les cadeaux de Noël coûtaient cher, puis une avalanche de publicités avait déferlé sur l'écran. Le Xyrko, cet adorable robot qui vous prépare un café fraîchement moulu, Number 55555 dont les délicats effluves subjuguent le cœur du plus robuste éphèbe et les machines à sous de Deauville qui n'attendent que votre visite pour vous enrichir, avaient ensuite cédé la place à une série de reportages sur les faits et gestes des youtubers, des artistes et des politiques. Tout en assistant désabusé à ces bouffonneries, Lucas déchira l'opercule de son plat préparé et se baissa pour le déposer sur la table basse. Le film plastique tacheté de sauce aigre glissa de sa main et le trentenaire le regarda, d'un air las, choir sur le carrelage, juste à côté d'un reste de pizza de l'avant-veille. Tandis qu'une nouvelle pluie de publicités s'abattait sur l'écran, la viande se laissa couper sans difficulté. S'il n'avait pas prêté attention à l'appellation de la barquette, Lucas aurait été incapable de déterminer les ingrédients de son repas. Il ne s'en offusqua pas : lapin, courgettes, aubergines, des protéines et des légumes composaient le contenu son assiette, pourquoi n'aurait-il pas été satisfait ? Cela faisait bien longtemps que ses papilles, habituées à la monotonie des saveurs des viandes chlorées et des légumes génétiquement modifiés pour produire plus, avaient oublié le plaisir que leur procurait jadis un lapin à l'ancienne concocté par sa mémé Nathalie ou sa fameuse ratatouille niçoise ! Tamp+++, le tout dernier gadget à la mode -un tampon féminin connecté...- disparut du champ de vision de Lucas et fut remplacé par les visages rigolards de Thierry Lhermitte, Gérard Jugnot, Josiane Balasko et Christian Clavier. D'un geste décidé, Lucas se saisit de la télécommande et appuya sur la touche "2". Qu'elles se déroulent à la plage ou à la neige, Lucas connaissait par cœur chacune des péripéties des "bronzés", aussi n'éprouvait-il guère l'envie de revoir ce film pourtant culte une quinzième fois ! "Bo, bo, il est beau, il est bo le lavabo", l'œuvre poétique du talentueux Vincent Lagaf, plébiscitée à nouveau cinquante ans après sa création, retentit dans l'appartement. "3", "4", "5",... les chaînes défilèrent sans qu'aucun des programmes imaginés par les esprits créatifs du milieu du XXIème siècle ne trouve grâce à ses yeux. Même les émissions réservées théoriquement aux adultes n'éveillèrent aucun désir en lui. Des seins, des vulves, des fesses, Lucas, à l'instar de ses contemporains, s'en était abreuvé jusqu'à l'écoeurement. Résistant au découragement qui menaçait de l'envahir, il activa son clavier wifi et se connecta à l'adresse internet je-vois-tout.com. Au fil des ans, ce site avait réussi l'exploit, en dépit d'une concurrence féroce, à s'imposer comme LE site de télé-réalité chez tout un chacun. Moyennant un abonnement modique de 230€ par mois, chaque citoyen pouvait observer la vie quotidienne d'hommes ou de femmes, de couples, de familles, à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui ou dans son propre quartier pour peu que le service commercial de "Je-vois-tout" ait convaincu les résidents de laisser leurs techniciens installer des caméras à leur domicile. Quelques flatteries, un argumentaire bien huilé suffisaient le plus souvent pour obtenir la signature tant espérée...

À Essey-les-Nancy, à une cinquantaine de kilomètres, en ce mercredi 25 mars 2037, Quentin, trentenaire lui aussi, lavait verre, assiette, couverts et poêle. Il effectuait cette besogne quotidienne désormais machinalement. Il avait éprouvé des difficultés à s'y habituer lorsque son lave-vaisselle avait déclaré forfait, un an auparavant. Il eut encore plus de mal, dix semaines plus tard, à s'accoutumer à broser consciencieusement ses toilettes après que leur système de nettoyage automatique fût tombé, lui aussi, en panne. Comme nombre de ses concitoyens, il avait été tenté de souscrire un crédit pour remplacer les appareils défectueux. Il avait même commencé à remplir le formulaire d'acceptation de l'offre alléchante qu'on lui proposait au taux avantageux de 21%. Mais, au dernier moment, il avait cliqué sur le bouton "Annulation" de sa tablette, préférant s'acquitter manuellement des tâches ménagères afin de pouvoir continuer à assouvir sa passion, cette passion pour la beauté de laquelle il réservait

ses économies.

A 21h28, dans son appartement messin, Lucas continuait de zapper, de site de télé-réalité en site de télé-réalité, dépit. Comme chaque soir depuis sa séparation, la solitude lui pesait. Il aurait tant apprécié une présence féminine à ses côtés ! Pour assouvir ses pulsions charnelles certes, mais pas seulement. Il ressentait l'envie de partager des moments de douce complicité, d'échanger son point de vue. Il repensa au corps gracile de Lena, cette jeune femme dont il avait fait la connaissance à Baccarat à l'occasion de la fête annuelle des métiers d'antan. "Si seulement, si seulement, Lena était là" songeait Lucas. Elle se serait assise avec lui sur le canapé. Ils auraient partagé la même canette de soda ou de coca, pioché ensemble dans le pot de pâte à tartiner en commentant les spectacles qui s'offraient à leurs yeux : câlins, récit de la journée de travail au conjoint, scènes de jalousie, salarié se replongeant dans ses dossiers, discussions concernant le choix du traiteur et de la salle pour le mariage, ados fumant de la marijuana à même leur chambre,... Il y avait tant à dire - et à redire - sur la vie des autres, qu'avec Lena à ses côtés les soirées de Lucas auraient été passionnantes !

À l'évocation de cette nymphe dont la beauté des traits slaves hérités de sa mère n'avait d'égal que le resplendissement de son sourire, l'esprit de Lucas se mit à divaguer. Leurs chemins se croiseraient-ils de nouveau ? Et si le destin accordait à Lucas une nouvelle entrevue avec cette charmante poupée russe, saurait-il s'en attirer les grâces ? A Baccarat, il avait déployé sa démarche de séduction habituelle, celle que lui avait confiée son grand-père Jérôme dès qu'il fut en âge d'approcher les belles :

- Mon garçon, beaucoup te diront que les femmes, c'est compliqué. Pas du tout ! Crois-en mon expérience. Avant ta grand-mère, y'en a eu pas mal d'autres.

Devant le regard admiratif de son petit-fils, il avait ajouté avec un clin d'œil :

- Et après, aussi...

Le petit enfant avait souri. Le sexagénaire avait alors révélé la plus pertinente des méthodes :

- Il y a un vieil adage qui dit "Femme qui rit à moitié dans ton lit". C'est pas tout à fait vrai : je ne suis pas un matheux, mais quand tu fais rire une femme, c'est bien plus qu'à moitié qu'elle est sous tes draps. Il suffit alors d'une pichenette et hop !

- C'est prêt !

Le grand-père et le petit-fils cessèrent immédiatement leur intéressant bavardage et rejoignirent promptement la salle à manger où, comme à l'accoutumée, ils se régalaient dans la joie et la bonne humeur... puisqu'ils n'avaient pas fait attendre l'adorable mais pétulante Mémé Nathalie !

Dix-huit ans plus tard, Lucas se souvenait encore de ce précieux conseil qui, à plusieurs occasions, avait fait la preuve de son efficacité... A Baccarat, comme à chacune de ses sorties, le regard du célibataire s'était davantage intéressé à l'assistance qu'au spectacle offert. Et soudain Lucas s'était figé, hypnotisé. Il avait cligné des yeux pour chasser la vision. Mais ce n'était pas une vision ! La splendide jeune femme en robe bleu-vert qui admirait les souffleurs de verre était bel et bien présente, à quelques mètres de lui, Lucas ! Et aucun individu - masculin ou féminin - ne semblait l'accompagner. Ni de jeunes enfants. Lucas invoqua son saint patron et, pas après pas, il réussit d'exploit de se faufiler à travers la masse grouillante de visiteurs jusqu'à l'incarnation d'Aphrodite.

- C'est magique. Vous ne trouvez pas ?

Deux prunelles bleu azur l'enveloppaient de leur bienveillance, lui, Lucas. Il décida de passer rapidement à l'action. Il invita galamment la belle à boire un verre, louangea le talent des artisans, puis après quelques banalités, dégaina son arme de séduction favorite, celle que lui avait insufflée sa discussion -bien qu'écourtée- avec Pépé Jérôme : l'humour. Il avait mémorisé nombre d'histoires prétendument drôles, écartant de son répertoire toutes celles qui demandaient un effort de concentration.

- Tu veux que je te raconte celles que les Belges font sur les Français ?

Interloqué, Lucas s'interrompit au milieu de sa phrase.

- Car je suis à moitié belge.

La réplique de Lena laissa Lucas sans voix.

- Par mon père, ajouta-t-elle placidement.

Le Don Juan en herbe était resté interdit. Confus, il avait détourné le regard de la chevelure soyeuse, puis avait bredouillé quelques mots d'excuse sur les blagues impliquant des compatriotes frontaliers qu'il venait de raconter.

- Vous ne pouviez pas savoir.

C'était sur ces quelques mots de consolation que la belle s'était alors éclipsée... en lui souriant... Était-ce un sourire de tendresse, de courtoisie, de compassion, de mépris ? De mépris, non ! Cette jeune fille raffinée en serait incapable ! Ce pourrait donc être un sourire de tendresse... Peut-être que la maladresse de Lucas avait suscité chez son interlocutrice une envie de le serrer dans ses bras en lui susurrant au creux de l'oreille : « Ce n'est pas grave. ». Tel est le scénario qu'il se plaisait à imaginer ! Et il se plaisait aussi à imaginer que la mignonne se souviendrait des informations personnelles dont il avait parsemé la conversation : son nom, la ville où il résidait, les détails sur son quartier ; qu'elle viendrait un week-end se promener dans le parc devant chez lui. Lorsqu'il l'apercevrait par la fenêtre, il s'empresserait de nettoyer son domicile avant de la rejoindre -par le plus grand des hasards... - dans le jardin public. Si une telle prodigieuse opportunité de revoir la gracieuse Lena se présentait, il lui faudrait obligatoirement adopter une autre approche de séduction. Malheureusement, si les petites histoires constituaient l'approche favorite de Lucas, c'était également la seule....

21h31 Essey-les-Nancy : Quentin s'adonne sans retenue à son activité de prédilection, ignorant les caméras qui enregistrent ses moindres faits et gestes..., ces caméras qu'il a consenti à faire installer dans son appartement au début de l'année précédente. Ou plutôt... qu'il a été contraint à accepter au sein de son intimité s'il espérait retrouver un travail.

- Comment, ni « Koh-Lanta », ni l' « Amour est au coin de la rue », ni « Je suis l'homme de la situation », vous n'avez jamais participé à une émission de télé-réalité ? Et votre domicile n'est pas inscrit sur « Je-vois-tout » ? Auriez-vous donc quelque-chose à cacher, Monsieur Guelisson ?

Quentin avait tenté de protester ; il avait même argué qu'il aimait créer de nouvelles relations et que c'est dans ce but qu'il assistait régulièrement aux kermesses et festivals organisés dans la région.

- Hum, hum, avait alors commenté la directrice des ressources humaines d'Innov'Tech, cela vous permet d'afficher votre caractère social... enfin, ce que vous avez envie de montrer... et le reste, vous le gardez bien caché ! N'est-ce pas ainsi, Monsieur Guelisson ?

Le reste de l'entretien s'était déroulé d'une façon identique à celui de Batissemble : Quentin avait décrit ses précédentes expériences professionnelles, mais la recruteuse n'y avait pas prêté attention, estimant qu'il était hors de question de confier une quelconque responsabilité à un individu qui fuyait le regard des autres !

La mort dans l'âme, le surlendemain, après 48 heures de tergiversations, Quentin s'était résigné à contacter le service commercial de « Je-vois-tout.com ». Durant les semaines qui suivirent l'installation de caméras dans son salon, sa cuisine, sa chambre, une appréhension tangible entravait chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes, même les plus anodines. Le cœur lourd, il avait même renoncé à son activité favorite. Le vingt-et-unième jour, accablé de tristesse, il examina scrupuleusement le positionnement des netcams. Un sourire illumina son visage lorsqu'il comprit que le bas de l'escalier était hors de leur champ de vue : il s'assit sur la deuxième marche et renoua avec le Plaisir... Rasséréné par cette découverte, puis par la signature d'un nouveau contrat de travail, il oublia peu à peu qu'il était surveillé, son quotidien retrouva son naturel. Huit mois plus tard, il s'adonnait sans scrupule à sa passion, installé confortablement sur le canapé, nonobstant les commentaires que pourrait susciter son comportement pour le moins inhabituel... comme en ce mercredi 25 mars 2037....

Metz, 21h58 : disputes pour des chaussettes en tire-bouchon, scènes de jalousies, corps

assoiffés de désir, enfants qui refusent de se coucher, clic après clic, Lucas ressent une impression de « vu, revu et encore revu » jusqu'à cette image qui attire tout son attention : un homme d'âge mûr assis sur son canapé regarde son téléviseur. Ce n'est pas l'activité de l'inconnu -n'y a-t-il rien de plus banal ?- qui suscite sa curiosité, mais sa concentration. Surpris, Lucas, zoome et s'aperçoit avec stupeur que ce que l'inconnu observe avec une telle attention c'est... un inconnu assis lui aussi sur son canapé... et observant son écran plat, le front plissé. De plus en plus intrigué, Lucas zoome à nouveau et découvre la scène qui captive tant le deuxième inconnu : un homme sur son canapé, hypnotisé par... ce qui s'affiche sur son téléviseur : un homme assis sur son canapé subjugué par son home cinéma ! Les fonctionnalités de son téléviseur réglées à leur maximum, Lucas ne parvient pas à distinguer clairement le spectacle qui envoûte tant ce voyeur : il ne discerne qu'une silhouette assise sur un canapé. Blasé par ce jeu de poupée russes, Lucas s'apprête à éteindre sa connexion internet lorsqu'un détail capte son regard : l'ombre a, non pas la tête tendue vers un quelconque écran, mais penchée. Peu lui chaut donc le quotidien de ses concitoyens ! Quel est donc cet homme étrange ? Que peut-il donc faire pour attiser à ce point l'engouement de son public ? Les yeux plissés, Lucas s'efforce de déchiffrer cette énigme. Sans résultat. Lassé, il enregistre l'adresse du site, puis rejoint son lit.

Le lendemain, jeudi 26 mars 2037, 20h45, Essey-les-Nancy : Quentin achève de débarrasser la table de cuisine et de s'acquitter de la vaisselle et de quelques autres tâches ménagères. Il a hâte de s'adonner à son activité favorite, faisant fi des voyeurs et de leurs opinions... Mais avant, il consacre quelques minutes à recouvrir d'un élégant emballage un petit trésor qu'après beaucoup de recherches, il avait réussi à dénicher lors de son séjour dans le Vercors l'été 2032.

A une cinquantaine de kilomètres, un dénommé Lucas dîne d'un chili con carne – ou du moins d'un amalgame de viande de bœuf, de haricots rouges et de sauce pimentées censées singer ce plat traditionnel texan– qu'il a acheté au supermarché lorsque, soudain, jaillit l'Idée, celle qu'il appelle de ses vœux depuis plusieurs semaines, celle qui fera basculer irrémédiablement le cœur de la ravissante Lena... si leurs chemins se croisent de nouveau. Le repas achevé, il ferme les volets et glisse sa main derrière le vaisselier hérité de ses aïeux. Il s'assoit sur le canapé, ouvre l'écrin et contemple silencieusement l'objet raffiné que lui avait remis sa tendre maman le jour de son vingt-cinquième anniversaire. Il se rappelle ses paroles de ce mercredi 25 février 2032 :

- Mon chéri, c'est avec cette bague que ton père m'a demandée en mariage. Comment aurais-je pu résister ?, avait-elle commenté tout en faisant tourner le joyau dans sa main, chacune de ses facettes resplendissant de mille feux. C'est ta grand-mère Nathalie qui l'avait offerte à ton père. Elle-même l'avait reçue comme bague de fiançailles...

Elle avait conclu par :

- Maintenant, c'est à ton tour de l'offrir à la femme de ta vie.

Avant de le mettre en garde :

- Mais attention, pas à la première venue ! Tes grands-parents, tes arrière-grands parents, tes arrière-arrière-grands parents se retourneraient dans leur tombe. Attends d'être sûr que c'est la fille qu'il te faut.

« La femme de ta vie », la mignonne poupée belgeo-russe qui accompagnait Lucas jusque dans ses rêves, c'était elle la « fille qu'il lui fallait » pour reprendre l'expression de sa mère. Et si elle n'était pas « la femme de sa vie » ou si, en dépit de toutes les attentions que lui prodiguerait Lucas, elle n'avait pas envie de le devenir, nul doute qu'elle lui rendrait cette merveille.

Le silence qui le cernait le ramena malencontreusement à la réalité : seul, il l'était, seul, il le resterait probablement encore longtemps. Il rangea précautionneusement l'écrin et son joyau au cas où... Mi-désespéré, mi-optimiste, il regagna son canapé et activa sa liaison internet, se connecta à l'adresse qu'il avait enregistrée. Comme la veille, il aperçut un inconnu assis sur son canapé, observant, via son téléviseur, un inconnu assis lui-aussi sur son canapé, qui lui-

aussi... Le dernier maillon de ces matriochkas était un homme assis, lui aussi, sur son canapé dont l'attitude prouvait qu'il n'était nullement intéressé par ce que pouvait diffuser son écran télévisuel. Désireux de résoudre ce mystère, Lucas tapa l'adresse du blog qu'il visionnait et lança un petit exécutable qu'avait composé un ami informaticien. Il put remonter ainsi la chaîne de ces voyeurs. A chaque étape, l'image de l'inconnu se précisait : il eut ainsi la confirmation qu'il se tenait tête penchée en avant, puis celle que ses mains étaient posées sur l'intérieur de ses cuisses, puis que ses paumes tenaient un objet rectangulaire. C'était cet objet qui retenait toute l'attention de l'inconnu. De temps à autre, il posait son index à l'extrémité droite. Lorsque Lucas parvint à remonter toute la série d'imbrications télévisuelles, ce qu'il découvrit le sidéra : l'objet rectangulaire qui passionnait tant l'inconnu n'était en fait que des pages blanches où apparaissaient des mots. A chaque mouvement d'index, une nouvelle page apparaissait composée de nouveaux mots...

Un livre ! C'était un livre que tenait l'inconnu ! C'était un livre, l'objet qui le passionnait au point de ne prêter nulle attention aux faits et gestes de ses concitoyens dans leur vie personnelle ! Un inconnu en train de lire, tel était le spectacle extravagant qui avait initié cette ribambelle de poupées russes. Car extravagante, la scène l'était : qui en 2037, perdait encore du temps à essayer de déchiffrer des pages entières de mots, à se représenter les scènes imaginées par l'auteur, à partager les émotions ressenties par les protagonistes ? Qui ? Personne ! Ou presque...

Pour la première fois depuis de longs mois, la soirée de Lucas s'acheva gaiement. Il éclata même de rire à plusieurs reprises devant le tableau de cet hurluberlu qui, patiemment, épuisait ses yeux et ses neurones à décoder un récit. Nul doute qu'il s'était trompé de siècle ! Lui, Lucas, au contraire, savait vivre avec son temps ! Ce fut sur ses apaisantes pensées qu'il rejoignit son lit, guilleret.

Vendredi 27 mars 2037, Metz : enjoué par la fin de la semaine et par le souvenir de la veille, Lucas allume son téléviseur et se connecte directement au site qui l'a tant amusé par son spectacle cocasse. L'image qui s'affiche sur son écran le stupéfait tellement qu'il manque de lâcher son clavier wifi. Ce n'est pas le visage d'un homme qu'il aperçoit mais celui d'une femme ! Et pas n'importe quelle femme ! Une jeune femme élégante au visage délicatement arrondi, au petit nez retroussé, aux pommettes saillantes et aux longs cheveux satinés, l'ensemble agrémenté d'une voix suave qui téléporta Lucas quelques semaines auparavant à Baccarat. Aucun doute n'est possible : c'était bien l'inégalable Lena qui se trouve dans l'appartement du branquignol archéologue de l'écrit. Lucas ignore le "bip bip" de son micro-ondes et la plainte de son estomac pour assister, abasourdi, au repas galant entre celle qu'il rêvait de serrer entre ses bras et celui qu'il considère comme un quasi-néandertalien.

- Franchement, je n'ai jamais rien goûté d'aussi bon !

- Merci ! Je les ai cuisinées spécialement pour vous.

L'inconnu précisa qu'il tenait de son arrière-arrière-grand-mère Michèle la recette des cailles aux raisins bardées de lard.

- C'est vous qui cuisinez ? C'est inouï ! Et sans indiscretion où trouvez-vous les produits avec autant de goût ?

- Je me ravitaille dans le département voisin. Dans la Meuse, il y a quelques petits villages qui font de la résistance : les habitants continuent à cultiver eux-mêmes leurs légumes et à élever des animaux.

- Mais, il est complètement cinglé, ce mec !, commenta, désespéré, Lucas.

Ce fut à cet instant que le mec en question s'approcha de la princesse slave, un emballage cadeau à la main.

- Ça ne va lui plaire. Tandis que ma bague... mon améthyste..., pronostiqua Lucas dont le visage se figea tandis qu'un sourire resplendissant illuminait celui de la mignonne poupée russe.

- Fahrenheit 451 !... Version française... C'est... c'est... tout simplement magnifique, s'exclama Lena qui peinait à trouver ses mots.

La jeune femme expliqua qu'elle avait déjà lu ce roman en anglais mais qu'elle avait très envie de le relire dans sa langue maternelle afin d'éviter tout obstacle de compréhension et pouvoir ainsi s'intéresser vraiment au fond.

- Mais, comment avez-vous réussi à en trouver un exemplaire ?, s'enquit-elle.

Quentin lui raconta ses week-ends, ses vacances consacrées à chiner, à rechercher des ouvrages anciens.

- C'est que moi aussi, j'ai parcouru beaucoup de brocantes à la recherche de ce livre, avoua-t-elle. Ce livre qu'il faudrait tant faire lire et relire à nos contemporains. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à sa fameuse citation : «Il n'y a pas besoin de brûler des livres pour détruire une culture. Juste de faire en sorte que les gens arrêtent de les lire. »

Lena serra le livre contre sa poitrine et conclut :

- Jamais je n'aurais rêvé que l'on me ferait un cadeau aussi merveilleux !

- Seul un homme merveilleux peut faire un cadeau aussi merveilleux, ajouta-t-elle en tendant ses lèvres vers son hôte.

Lucas détourna le regard, il désactiva son home-cinéma et alla se coucher tout en marmonnant :

- Maman, ta bague, je vais la garder encore longtemps... Pépé, tu disais que c'est simple les nanas ! Peut-être de ton temps ! Mais maintenant, les blagues, elles s'en fichent ! Pour les séduire, il faut des livres. Des livres ! Tu imagines ? Des livres ! Des livres !... Et pourquoi pas un silex ?

Quand il éteignit la lumière, une ultime question lui vint sur les lèvres :

- Et pourquoi CE livre ? Qu'est-ce qu'il a tant CE livre ? Un livre ou un autre, de toute façon, c'est du pareil au même : des lettres mises bout à bout !

# 3<sup>ème</sup> Prix



Guillaume WALOCQ

Tapi dans un angle de la ruelle, Bramon hésitait encore. L'espace à découvert qui lui restait à traverser n'était pas si grand, une cinquantaine de mètres tout au plus, mais l'enjeu était tel qu'il ne pouvait pas se permettre de se faire attraper. Il sentait son cœur battre à tout rompre à travers son vêtement couleur gris poussière. Des traces de sueur essuyées à la va-vite avaient collé des mèches de cheveux sur son front. Bramon était un enfant de la Zone 3. Il y avait grandi, en connaissait tous les recoins et les habituels points de contrôle. L'éclairage quasi-inexistant et le couvre-feu qui visait le quartier lui avaient permis ce soir encore de se mouvoir en toute discrétion. Il prit sa respiration, rabattit la capuche sur sa tête et hasarda un dernier coup d'œil sur la placette. Personne à gauche, personne à droite. Il s'élança tous muscles tendus et fendit l'air en courant. Plus que trente mètres, vingt mètres...

« Arrêt ! Contrôle ! » Un projecteur venu du ciel illumina brutalement sa silhouette. Bramon s'immobilisa et écarta les bras. Il était fichu, il le savait. Mais il ne rageait pas tant pour lui que pour ce que son arrestation allait impliquer. Le drone descendit à la verticale et se mit en vol stationnaire au niveau de son visage. La voix du robot poursuivit le protocole : « Infraction Couvre-Feu. Présentez Nom et Code source. ». Par réflexe, le jeune homme décida de décliner son identité factice. Peut-être que si le contrôle n'était pas trop poussé... « Tuklin. 20-547 ». La machine digérait l'information dans sa base de données lorsque sa caméra aperçut la sangle sur l'épaule. Elle poursuivit : « Poser Sac. Ouvrir ». Bramon ne bougea pas. Tétanisé, il ne savait plus comment réagir. Une trappe s'ouvrit à l'avant du drone et deux fléchettes se positionnèrent face à lui. Le volume sonore avait doublé quand la machine répéta « Poser sac. Ouvrir ».

Lentement, Bramon dégagea la lanière et posa son sac à ses pieds. Quand il le vida au sol, quatre livres s'étalèrent en désordre sur le pavé, quatre antiquités écrites entre le 19<sup>ème</sup> et le 21<sup>ème</sup> siècle : *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain, *Vivre !* de Yu Hua et *Station Eleven* d'Emily St-John Mandel. Le scanner balaya les couvertures des œuvres puis le visage décomposé de Bramon. Il ne fallut que quelques secondes avant que ne résonne à nouveau la voix métallique : « Identification rétinienne : Bramon. 19-212 ». Puis la lampe rouge située sur le toit de la machine volante se mit à clignoter. Le volume sonore avait encore augmenté quand elle prononça « Individu Fiché L. Possession de Matériel Terroriste. Neutralisation immédiate. » Bramon eut à peine le temps de voir les fléchettes sortir de leur écrin avant de perdre conscience et de s'effondrer au sol.

Lord Vikland 01-108 sirotait un verre de crypto-gin en fixant à travers la baie vitrée la masse sombre et homogène qui s'étendait à ses pieds. Que la nuit faisait bien les choses ! Elle gommait les irrégularités de cette horrible Zone 3, là où la lumière crue du jour exacerbait ses toits délabrés et ses murs salis de dessins obscènes. Dans son dos, Sir Denbla 03-401 trépignait, il était impatient d'annoncer la bonne nouvelle. Vikland 01-108 avala d'une traite sa boisson orange fluo, se retourna et plongea son regard glaçant dans le sien. Denbla déglutit et prit la parole :

- Nouvelle interpellation. Saisies de Quatre Œuvres Terroristes...

Vikland 01-108 lui coupa sèchement la parole.

- Où sommes-nous, mon cher Denbla.

Ce dernier en resta coi :

- Zone 8, Lord Vikland.

- Et que signifie le 8 de Zone 8 ? Rappelez-moi les Tables qui régulent l'activité langagière des Zones de la Ville.

Le ton était agacé, coupant. Denbla 03-401 n'en croyait pas ses oreilles. Lord Vikland venait à l'instant de prononcer une phrase de treize mots ! Il répondit :

- La Zone délimite le nombre de mots autorisés. Zone 3 pour phrases de trois mots. Zone 8 pour phrase de huit mots.

Ouf ! Si cette question était un piège, Denbla avait su rester dans les clous. Vikland 01-108 s'approcha de lui au-delà de ce que la bienséance et l'hygiène l'autorisaient. Il en parvenait à sentir son haleine vaguement citronnée lorsque le Lord poursuivit :

- Exactement, Denbla. Lorsque furent enfin réprimées les Grandes Révoltes, mon grand-père eut pour idée de fermer les Pôles d'Instruction Générale dans les quartiers du Bas. En supprimant l'accès à la Connaissance, nous pouvions mieux contrôler leurs Besoins.

Une phrase de vingt-quatre mots suivie d'une de douze, Sir Denbla évaluait mentalement les sanctions encourues par cette succession d'infractions. Lord Vikland poursuivit :

- Mais la Colère grondait toujours. Nos Sondeurs en étaient formels, une nouvelle Grande Révolte se préparait. Alors mon père eut à son tour une idée de génie : bannir simultanément les livres, source de leurs aspirations émancipatrices, et la parole, vecteur de la propagation des idées. L'idée était formidable, qu'en pensez-vous ?

Onze mots, puis vingt-sept mots ! Jamais de sa vie Sir Denbla n'avait entendu une phrase si longue. Lord Vikland le saisit par le col et lui postillonna au visage :

- Ecoutez-moi au lieu de compter les Mots, bougre d'âne ! Le Verbe est l'instrument du Pouvoir. Sans son usage, l'Esprit n'est qu'une petite cellule sans fenêtre !

Il recula d'un pas, ouvrit les bras et offrit un sourire féroce à son interlocuteur :

- Aujourd'hui je vais vous faire une faveur, Sir Denbla. Faites-moi un compte-rendu Hors Zone !

Hors Zone ? Sir Denbla ne pensait pas un jour avoir l'honneur de bénéficier de cette largesse. Il prit son inspiration et commença :

- Nos services ont interpellé un individu fiché L...

Il s'arrêta, hésitant, mais Lord Vikland lui prit l'épaule :

- Poursuivez ! Virgule ! Et racontez-moi une histoire, oubliez un instant cet horrible jargon administratif !

Sir Denbla frémit de la lèvre inférieure. Une boule de chaleur se forma dans sa poitrine, remonta par son gosier et explosa dans sa bouche en mille pétilllements :

- Un jeune garçon, inscrit comme Lecteur récidiviste dans nos fichiers, portait quatre Livres dans un sac usé et revenait d'une bibliothèque clandestine que nous avons ensuite démantelée...

Il prit sa respiration. Vingt-sept mots, et des vrais mots, bon sang ! Des virgules, des mots de liaison, des... Il avait dit « garçon » au lieu de « individu » et ajouté « usé » sans utilité particulière ! Il fut pris d'un rire de bonheur qu'il eut toutes les peines du monde à contrôler ! Mais le sérieux retrouvé de Lord Vikland lui fit regagner le sien aussi sec.

- Ces saisies sont de plus en plus nombreuses, Sir Denbla. Voilà qui est extrêmement préoccupant.
- Nous brûlons systématiquement ces Œuvres du passé, Lord Vikland. Et après avoir fait avouer le... malandrin – il se régalait, sa langue ne lui appartenait plus ! – grâce à notre Sérum, nous le faisons disparaître...

Et au lieu de la traditionnelle formule « physiquement et administrativement », il ajouta... « corps et âme ».

Lord Vikland lui porta un regard amusé. Donnez un petit espace de liberté à un être humain et il se sent aussitôt pousser des ailes. Il se resservit un verre de crypto-gin sans en proposer à son acolyte – il ne fallait pas exagérer – et laissa retomber un long silence. Comme ses pères avant lui, il était temps de prendre une décision qui consoliderait le statu quo nécessaire à la Prospérité. Alors il déclara :

- **Il n'y a pas besoin de brûler des livres pour détruire une culture. Juste de faire en sorte que les gens arrêtent de les lire.**

Sir Denbla ne saisit pas toute la portée de cette réflexion.

- Certes, mais les gens ne peuvent plus les lire une fois qu'ils sont brûlés, crut-il judicieux de répondre.

Lord Vikland songea qu'à l'évidence, la libération de la Parole n'entraînait pas de fait celle de l'Esprit. Du moins pas simultanément. Il poursuivit donc son explication :

- Ce... malandrin. A-t-il déjà disparu ? Je veux dire... Corps et âme ?

Sir Denbla se gaussait. Insensible à l'ironie, il songeait en son for intérieur que si un homme tel que Lord Vikland reprenait à son compte ses propres expressions, c'est évidemment qu'il le portait en haute estime. Tout devenait possible alors, même de présenter un dossier de Montée de Classe Sociale. Après tout, Sir Denbla 02-401, ça avait beaucoup plus de panache que Sir Denbla 03-401, non ?

- Pas encore. Son Transfert en Site d'Oubli est en cours. Euh, je veux dire : Nous allons bientôt balancer ce vil gremlin dans la fournaise et effacer son... putain de Code-Source de nos fichiers !

Ah que c'était bon ! Vingt mots ! Et il excellait même en argot des Quartiers du Bas !

Lord Vikland paraissait agacé par la tournure de cette discussion. Il prit son ton de Classe 01, celui qui vous fait baisser les yeux, et expliqua :

- Réintégrez-le en Quartier Cellulaire immédiatement. Et convoquez-moi l'Attaché aux Loisirs.

Lord Vikland interpella Sir Denbla sur le pas de la porte :

- Sir Denbla 03-401, cette parenthèse linguistique n'a jamais existé. Le Site d'Oubli est gourmand et j'ai encore trop besoin de vous.

Denbla comprit le message. Il acquiesça les yeux vers le sol et s'empressa de quitter les lieux.

« Etes-vous prêts à juger ce dernier duel ? » hurla le présentateur dans son micro. Près de cent cinquante mille personnes hystériques, compactées dans les tribunes de l'arène, hurlèrent à s'en rompre les cordes vocales : « Oui !!! ». La musique électro était à plein volume, les projecteurs envoyaient des lasers de couleur au rythme des basses et des créatures splendides se trémoussaient dans des tenues flashy tout autour de l'enceinte. L'excitation était à son comble.

Des trappes coulissèrent et deux hommes émergèrent du sous-sol sur des podiums. Le volume sonore baissa et les lumières se braquèrent sur eux. Celui de gauche, jeune et vêtu d'un costume vert, se tenait droit et saluait le public. L'autre, habillé d'un costume rouge qui lui paraissait deux fois trop grand, était beaucoup moins à l'aise. Il regardait autour de lui d'un air terrifié et cherchait à fuir les caméras. Le présentateur fit face à la principale d'entre elles et dit : « Téléactrices, téléacteurs, votez également ! Dix Montées de Classe Sociale en tirage au sort ! ». Des vivas furent scandés dans les tribunes à cette seule évocation. Puis le présentateur se dirigea vers les deux hommes et annonça : « Duel de Force, mode Zone 4 ! »

Le jeune homme vert et plein d'allant se saisit du micro et invectiva son adversaire en ces mots : « Fort comme un Taureau ! ». Le public applaudit avec ferveur cette fabuleuse réplique tandis que le second candidat prenait délicatement le micro tendu par le présentateur. Il l'approcha de sa bouche, prit une courte inspiration... mais aucun son ne sortit et le garçon laissa retomber son bras le long du corps. Le silence se fit dans l'arène. Tout le monde était suspendu à ses lèvres. Puis il se redressa, brandit le micro et prononça d'une voix forte : « Météorite Ecrasant le Bovin ! ». Le temps de s'imprégner de cette répartie de choc, la foule en délire hurla « Rouge ! Rouge ! Rouge ! ». Dans le même temps, l'écran géant affichait le décompte des cyber-votes en direct : plus de 61% des voix étaient acquises au candidat rouge. Le vert ne chercha même pas à se débattre quand trois hommes armés l'emmenèrent vers

l'immense mur de flammes qui terminait l'arène, sous les cris de « Site d'Oubli ! Site d'Oubli ! » scandés d'une seule voix par une foule au bord de la pâmoison.

Après la pause de Contribution à la Prospérité, qui invitait les spectateurs à acheter divers produits dérivés, le spectacle reprit de manière plus solennelle. L'animateur avait revêtu son masque de gravité lorsqu'il annonça le dernier duel : « Surprise exclusive ce soir. Un seul candidat, fiché L ! » La foule retint son souffle. Quelques personnes dans le public s'évanouirent, d'autres quittèrent les tribunes avec leurs enfants en bas âge dans les bras mais l'immense majorité se releva de son siège pour voir de plus près ce fameux fiché L.

Bramon 19-212 apparut au milieu de l'arène. Il était vêtu de la même combinaison que les précédents candidats mais la sienne était noire. Son visage portait encore les marques de l'Interrogatoire qu'il avait subi, le Sérum n'étant souvent que l'ultime solution pour faire parler les rebelles. Il échangea un regard avec la foule silencieuse qui l'entourait. A leur fascination obscène répondait sa triste lucidité.

A l'écran fut d'abord projeté le film de son arrestation par le drone. Puis la caméra zooma sur les quatre livres au sol. Un effet de flou fit disparaître l'image pour la remplacer par des scènes qui s'apparentaient au tournage d'un film. D'abord, le titre *Le Comte de Monte-Cristo* apparut en lettres de flammes. Un homme squelettique dans un cachot sombre et humide se dissimula dans un sac. Deux soldats entrés dans la pièce s'emparèrent du sac qu'ils balancèrent dans la mer par-dessus les créneaux du château. Le cri de frayeur qui sortit de la toile fut si strident que les spectateurs durent se protéger les oreilles. L'image s'évapora pour afficher *Les Aventures de Huckleberry Finn* en lettres faites de gouttes d'eau s'agrégeant entre elles. Dans une nuit de tempête et d'éclairs, un jeune garçon en haillons et un adulte à la peau noire s'accrochaient désespérément à un radeau avant qu'une vague ne les renverse. Les sièges des spectateurs remuèrent en même temps et de la bruine fut projetée sur le public terrifié. A nouveau l'image se dissipa pour être remplacée par celle d'hommes asiatiques en uniforme tabassant au sol un vieil homme famélique, sous le titre *Vivre !* écrit en lettres de sang. Enfin, le public hypnotisé contempla l'ultime projection : une jeune femme jouait du violon sur une route abandonnée envahie par la végétation tandis qu'au loin, un avion de ligne s'écrasait contre une montagne dans une formidable explosion, sous les cris d'effroi des spectateurs. Un panneau en bordure de route indiquait *Station Eleven*.

Lorsque l'écran redevint noir et que les projecteurs de l'arène se rallumèrent, c'est une foule hébétée et silencieuse qui reprit ses esprits. Le présentateur s'approcha de Bramon 19-212, la mine défaite comme s'il avait enduré dans sa propre chair toutes les souffrances montrées à l'écran. Il le fixa dans les yeux et lui demanda : « Pourquoi ? Pourquoi Aimer des Œuvres Terroristes ? ». Et dans une prouesse simiesque étonnante, il envoya à la caméra son sourire le plus brillant et hurla : « Une seule réponse mode Zone 6 ! Public, votez Liberté ou Site d'Oubli ! ».

Bramon 19-212, le candidat noir, descendit de son podium et s'approcha de la caméra. Il la prit entre ses mains, fixa l'objectif et prononça d'une voix assurée : « Parce que Vivre ne Suffit Pas. Emily St-John Mandel. »

Les gens de l'arène se regardèrent les uns les autres. Un murmure parcourut les gradins. Aucun candidat n'avait jamais obtenu le vote Liberté. Ils aimaient tellement ce goût de sang qui leur envahissait la bouche lorsqu'ils envoyaient un candidat en Site d'Oubli qu'ils restèrent décontenancés par la réplique. Quelque chose s'agitait au fond d'eux, une émotion oubliée mais qui pourtant ne demandait qu'à ressurgir, une pulsation de raison, une lente décharge qui leur donnait l'impression de s'éveiller d'une trop longue torpeur. Dans les foyers, les familles de téléacteurs elles aussi s'interrogeaient, les votes n'étaient pas assurés. Puis le score s'afficha : 53% de Liberté ! Le présentateur transpira. Il tournait en rond, le visage vers le sol, concentré sur son oreillette. Devant son écran à quelques kilomètres de là, c'est un Lord Vikland 01-108 furieux qui lui hurlait ses instructions. Le présentateur clama alors dans son micro : « Mille Montées de Classe Sociale pour un vote Site d'Oubli ! ». Le compteur redescendit à 46% en quelques secondes.

Bramon 19-212 bouscula le présentateur, lui arracha le micro et hurla : « Moins les Coutumes se justifient, plus il est difficile de s'en Débarrasser ! Mark Twain ». Le public éclata d'un rire sonore et soutenu. Le nouveau décompte s'afficha alors sur l'écran géant : 64% de votes Liberté. Le pauvre animateur, toujours au sol, geignait « Infraction ! Infraction ! Douze Mots Prononcés ! » mais Bramon poursuivait « Il faut le Malheur pour creuser certaines mines Mystérieuses cachées dans l'Intelligence Humaine. Alexandre Dumas ». Sa cote explosait, plus de 77% de la population souhaitait maintenant qu'il vive. Le public exultait et l'applaudissait à tout rompre. Des « Encore ! Encore ! » étaient hurlés çà et là. Quant au misérable pleutre qui se roulait au sol, il suppliait d'une voix criarde « Infraction ! Gardes ! Gardes ! ».

Quatre soldats armés de fusil à particule entrèrent dans l'arène au pas de course et firent feu sur le candidat noir. Touché en plein ventre, il s'effondra à genoux. Il se redressa lentement et tendit un index tremblant vers l'objectif. Avec toutes les peines du monde, il prononça d'une voix à peine audible : « Tant que la Montagne n'aura pas Disparu, nos Foyers ne Manqueront pas de Bois. Yu Hua. » La déflagration suivante lui emporta le crâne en direct devant plusieurs millions de téléacteurs, au moment où les votes Liberté atteignaient 82%.

Quelques mois plus tard, un drone patrouillant dans la Zone 3 s'approcha d'un groupe d'adolescents adossés à un mur. « Contrôle ! »

Alors que les humains faisaient mine de sortir leurs cartes d'identification, une batte de base-ball s'abattit de plein fouet sur l'arrière du robot volant et l'envoya se disloquer contre le sol. Des diodes rouges et vertes clignotaient sur toute sa surface, son objectif zoomait et dézoomait sans logique. La machine prononça d'une voix déréglée : « Pourquoi ? La Violence est un Obstacle à la Prospérité ! » Une jeune femme, bandeau noir vissée sur le crâne, s'approcha et tapota l'engin du bout de sa botte. L'objectif s'orienta vers elle et la vit prononcer : « Parce que l'Heure a tourné, et qu'à votre Prospérité se substitue désormais le Réveil de nos Consciences. »

Le drone parut s'éteindre quelques secondes. Puis dans un ultime sursaut, quelques lampes se rallumèrent et la voix métallique répondit : « Base de données complète explorée. Origine Littéraire de la Citation : Inconnue. » Un second coup de batte acheva les circuits électriques. La femme au bandeau posa son arme sur son épaule et dit : « A partir d'aujourd'hui nous reprenons le Contrôle des Mots. Pour Toujours. »

# Prix « Tretsois »



Corinne TOMASINI

L'écran mural illumina la chambre à huit heures précises. Un visage féminin souriant y apparut. Julia se retourna une dernière fois dans son lit puis accomplit des gestes rapides et précis qui la conduisirent dans la salle des repas. Elle ouvrit un réceptacle blanc et froid et en sortit son petit déjeuner. Sur le mur/écran défilèrent des images multiples, des photos, des jeux, des informations, des publicités, des horaires ... Julia chercha ce qui pourrait la distraire. Il lui suffisait de laisser sa vision une fraction de seconde sur un mot précis pour parvenir aux programmes qui l'intéressaient. Elle dut se laver et s'habiller rapidement avant que le même visage féminin lui rappelât qu'il était l'heure de se mettre au travail. « Oui, je sais, Maman ! C'est bon ! », bougonna-t-elle avant de lui envoyer un joyeux baiser avec un clin d'oeil entendu.

Julia s'équipa de ses lunettes connectées, ajusta son fauteuil et prononça le code FKG 92. S'affichèrent alors des séries de tests de maths, d'orthographe, de conjugaison établis par l'Union pour les enfants de son âge. Plus tard, elle continua son programme en anglais et en chinois, langues préconisées par les lois en vigueur. Vers dix heures, quand elle put se détendre, elle réactiva la série dont elle avait regardé le début le matin même, une histoire où des adolescents se retrouvaient à devoir découvrir les secrets que les uns et les autres cachaient ... Elle fut interrompue par une sonnerie marquant le début du cours d'expression personnelle qu'elle appréciait particulièrement - avec celui d'ouverture au monde.

A midi, comme tous les jours de la semaine, une auxiliaire sociale partageait son repas, s'occupait du ménage succinct, s'assurait que Julia effectuait bien ses contrôles sur les acquis de la matinée et l'accompagnait ensuite dans une série d'activités culturelles. La fillette, parmi la liste conseillée, avait choisi le violon, la natation et les jeux en réseau. Quand elles revenaient, pendant que l'auxiliaire s'affairait à préparer un repas équilibré pour le soir, Julia rentrait en contact avec ses copines, les visages se dévoilant sur le mur/écran divisé en autant de parties que d'amies ... Elles se racontaient leur journée, la tenue que portait telle candidate à leur jeu préféré, la nouvelle chanson à la mode et surtout elles se mettaient d'accord pour prévoir des activités qui les feraient se retrouver le weekend !

Quand sa mère arrivait enfin, l'auxiliaire s'éclipsait et Julia, après le repas, aimait, sur le canapé rempli de coussins, profiter enfin du parfum de son cou, de la douceur de ses bras et de la gaieté de sa voix. Puis, Julia allait se coucher et sa mère continuait des conversations sur ses réseaux sociaux.

Ses parents s'étaient séparés l'année de sa naissance, l'année du chaos ... Elle n'avait aucun souvenir d'eux ensemble. Depuis dix ans maintenant, elle vivait une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre, une enfance alternée, des vacances partagées, des histoires séparées, divisées.

Dans ses cours d'histoire contemporaine, Julia avait appris les secousses économiques qu'avait subies l'Union, cette année-là, la faillite, les millions de chômeurs, les dettes. Le parti des Bâtisseurs qui reprend le pouvoir, qui fait voter des lois pour favoriser le libre échange, le commerce, l'essor, le développement.

Julia entendait sa mère glorifier le gouvernement des Bâtisseurs qui avait fait cesser les émeutes, remis les gens au travail et évité le pire ! La jeune femme avait pu retrouver un poste au ministère de la Consommation, avait accepté des horaires à forte amplitude et une rémunération à la baisse, comme la plupart des travailleurs de l'Union, mais elle semblait tellement soulagée que la fillette en était apaisée aussi ! Après tout, grâce à l'emploi de sa mère, elle profitait d'un appartement sécurisé dans le meilleur secteur de la ville, de l'accès au programme éducatif délivré par l'Union, des activités proposées par le Pôle, droits qu'elle possédait depuis sa naissance, depuis qu'on avait placé un implant sur son poignet gauche ... Elle voyait bien des cohortes de sans abris, des familles vivant dans des immeubles immondes ou sous des tentes sans confort, des enfants devant se rendre dans un endroit commun où ils s'entassaient pour apprendre à lire et compter. Elle les voyait mais semblait rassurée de ne pas en faire partie ...

Non loin de là, quelques jours plus tard, Clarisse se réveilla avec l'odeur du chocolat chaud et du pain grillé. Elle sortit de sa petite chambre, vit le canapé encore déployé, draps froissés, dans la salle principale ...

« Ho, Papa a encore été appelé cette nuit ? se plaignit-elle.

- Oui, ma chérie, tu sais qu'il ne peut pas se permettre de refuser une mission, sinon on ne fait plus appel à lui ensuite ! Allez, avale ça et prépare-toi !

- Au moins, toi, tu es là ! dit-elle en serrant sa grand-mère dans ses bras.»

Peu de temps après, Clarisse attacha sa montre connectée à son avant-bras puis rangea son ordinateur portable dans son grand sac noir. Toutes deux se séparèrent devant l'école où la fillette retrouvait ses copains, camarades de classe, de jeux, de galère. Ce n'était pas facile depuis la crise, les budgets alloués à l'éducation, à la culture, avaient été considérablement réduits. De six à douze ans, les enfants recevaient gratuitement un programme de base dans des classes surchargées. Les professeurs, peu formés, essayaient d'enseigner les matières principales comme ils pouvaient dans un souci d'égalité. Une méthode Médium avec des applications intégrées mais payante avait été mise au point par le Gouvernement. La fillette préférait celle d'expression libre.

Vers 13 heures, Clarisse et sa grand-mère mangeaient ensemble. La fillette aimait sentir sa sauce tomate, son gratin de courgettes, la vanille dans la gâteau de riz ...

L'après-midi, elles se promenaient à pied ou à vélo sur de grandes artères bordées d'immenses panneaux publicitaires lumineux. La grand-mère essayait d'éviter les quartiers insalubres où elle avait honte de côtoyer la misère, la faim, la déchéance. Elles pouvaient aussi regarder ensemble de vieux films ou des dessins animés et là, elles découvraient des animaux qui dansaient, des princesses qui vengeaient leur famille, des soeurs qui se disputaient, des héros qui faisaient le tour du monde, des papillons qui devenaient lucioles. Elles prenaient aussi le temps de jouer aux cartes, aux dames.

La fillette avait l'habitude des absences de son père qui devait travailler dur, gagner sa vie, leur vie ! Il y parvenait mais au prix d'un rythme fou, de journées fatigantes et interminables. Clarisse se délectait de ces moments où sa grand-mère lui racontait des histoires sans fin qu'elle inventait ou qu'elle lui lisait sur les livres colorés qu'elle avait sauvés lorsque la médiathèque où elle travaillait avait fermé pour être transformée en parking.

Pour lui, pour eux, tout avait été plus difficile depuis dix ans, depuis l'année de sa naissance. Sa grand-mère lui avait raconté qu'avant le chaos, le marasme, ses parents étaient très amoureux, insouciant, se nourrissant de livres, de mots, d'histoires, d'études, de rêves, de curiosité, de voyages, d'espoirs, de fraternité ...

D'une voix sombre, elle avait dit la crise, les peurs, les choix, les renoncements. Avec des mots simples, pour que la fillette comprenne bien, elle avait expliqué que ses parents n'avaient pas souhaité prendre le même chemin, la même direction, mais voulaient une belle vie pour leur fille.

Comme des milliers d'autres enfants depuis la récession, Clarisse ne voyait son père qu'une semaine sur deux et la moitié des vacances scolaires. Il avait dû faire de nombreux crédits pour équiper la maison en réseau et permettre à sa fille de suivre le cursus scolaire Médium établi par le gouvernement. Lui qui aimait flâner, réfléchir, étudier, discuter, avait été obligé de se lancer dans le grand bain de la consommation, dans les rouages du commerce et de l'équipement dernier cri. Il n'avait pas voulu renoncer totalement aux mots, aux idées, il avait conservé les livres qui avaient accompagné sa jeunesse dans une malle rangée dans un coin de sa chambre. Il n'utilisait pas les applications permettant de lire en réseau car il prétendait qu'elles appartenaient aux multinationales qui ne subventionnaient que des produits calibrés, faciles, axés sur le bonheur, le sport, la méditation, les voyages touristiques, la connaissance de soi, la santé, les biographies de célébrités ! Quand il avait un peu de temps, il parvenait à ouvrir un livre qu'un ami lui avait confié presque en cachette ...

Le père de Clarisse était inscrit sur une application de travail temporaire qui éditait sur le réseau ses propositions d'emploi dans la nuit, on devait y répondre dans les premiers et proposer son tarif ! La concurrence y était violente et brutale ! Dans des hangars froids et gris,

il pouvait charger et décharger des camions des marchandises qui approvisionnaient les grandes surfaces, conduire ces mêmes camions ou télécommander des robots qui petit à petit prenaient la place des ouvriers ...

Quand il rentrait, tard dans la nuit, Clarisse dormait déjà. Il mangeait un peu et pensait à écrire de jolis mots qui parlaient de fleurs, de rivières, de soleil, d'espoir, de rires, de montagnes et d'animaux. Parfois, il prenait le temps de dessiner des paysages flous et doux ... La fillette les trouverait en se levant. Ils s'en parleraient ce dimanche, il lui promettait !

Au ministère de la Consommation, on mettait au point des programmes, on distribuait des fonds, on favorisait la reprise, l'essor, le développement, l'activité. Le commerce à tout prix semblait être le credo, la vision, le but de toute action. La mère de Julia participait à des colloques, des congrès où les plus fins chercheurs analysaient les comportements humains afin de conduire l'homme au bonheur, au bien-être. Elle était chargée de promouvoir des projets allant dans ce sens. Elle fit passer le dossier d'un nouveau programme télé pour les enfants, le cahier des charges stipulait qu'il devait être simple, joyeux et coupé tous les quarts d'heure pour la publicité. Elle émit un avis favorable à la diffusion de jeux pour ados qui devaient élire le plus beau look parmi une dizaine de candidats ...

Un matin, elle fut convoquée à l'étage supérieur. Le chargé de mission lui demanda pourquoi elle avait accordé une subvention importante à une action qui visait à doter les écoles d'un accès à la littérature jeunesse. Elle répliqua qu'il était intéressant que tous les enfants puissent connaître les joies de l'imagination et de l'écrit. Le chargé de mission fit une moue et passa sa main sur son menton. Il hésita un peu, se racla la gorge et commença :

« Je me demande si c'est bien nécessaire. Le désintérêt pour les livres est général de nos jours. Concentrons nos forces sur les notions de base, toutes les connaissances sont sur le net aujourd'hui, tout va plus vite ... Les distractions sont partout ... Et puis, nous suivons les instructions gouvernementales ! »

Elle essaya de réagir par un « ... Pourtant ... » mais il ne la laissa pas continuer et termina :

« Notre société n'a pas besoin de livres, elle a besoin de divertissements, elle les demande ! Je mets mon veto à votre dossier ! »

De retour dans son bureau, elle étudia une nouvelle demande. Le soir, elle rentra tard chez elle et trouva Julia devant son mur/écran, passionnée par une série. Elle voulut lui parler mais la fillette était happée par les images, elle lui fit signe en ouvrant sa main d'attendre cinq minutes. L'auxiliaire s'aperçut du malaise et expliqua que la journée s'était bien passée, que la fillette s'était passionnée pour son cours d'expression personnelle. Quand Julia prit la parole, elle réclama une nouvelle paire de chaussures, les mêmes que celles de sa copine croisée à la piscine ! Sa mère réalisa que - même si elle passait ses journées à favoriser des programmes légers et plaisants pour que les enfants regardent plus les écrans - quand elle arrivait chez elle, elle aurait préféré que Julia parvienne à s'en passer et s'ouvrir à autre chose. Elle voulut lui parler, la questionna sur son texte d'expression mais Julia expliqua qu'il n'était pas terminé, qu'elle lui lirait bientôt ...

Le week-end était un moment rare, privilégié, attendu, préparé, organisé plusieurs semaines à l'avance pour Julia et sa mère comme pour Clarisse et son père - même si le samedi, lorsqu'il travaillait, c'était souvent sa grand-mère qui l'accompagnait ! Grâce à son emploi au ministère de la consommation, la mère de Julia réservait des appartements luxueux près du centre de thalassothérapie renommé de la capitale ou bien près de l'hippodrome où elle aimait jouer - de grosses sommes parfois - sans y connaître grand chose, juste pour l'excitation ! De temps en temps, Julia faisait la connaissance d'un homme dont sa mère avait sélectionné le profil sur Fullove, l'application de rencontres des plus de trente cinq ans qui lui correspondaient socialement. Un soir, au restaurant de l'hippodrome, elle vit arriver Elliot, brun, lunettes, assez grand ... Visiblement, ils se connaissaient déjà et le repas était prévu pour que Julia le rencontre. La conversation porta sur les goûts de la fillette en matière de séries, de musique, de jeux télévisés, de sport, de diététique et il voulait montrer

qu'il était compétent. Pendant le repas, Julia comprit qu'Elliot gagnait sa vie dans l'agro-alimentaire, secteur en pleine expansion depuis la reprise. Il expliqua que même si les gens étaient pauvres, il fallait bien qu'ils mangent et qu'alors ils n'étaient pas très exigeants ! Elle l'entendit se féliciter d'avoir réussi, de pouvoir s'acheter tout ce dont il rêvait et que - selon lui - dans la vie « Il y a les gens qui réussissent et ceux qui ne sont rien ! » Julia se dit qu'elle n'avait pas envie de voir longtemps Elliot et en effet, deux semaines plus tard, c'est un autre profil, blond cette fois, qui partageait leur repas !

Avec son père, Clarisse aimait se retrouver le dimanche dans un des endroits animés et chauds qui longeaient le fleuve dans les quartiers bas. Là, elle aimait les discussions sans fin, même si elle n'y comprenait pas grand chose, parce qu'elle voyait bien que son père changeait, se passionnait, vibrait. Elle comprit que certains copains de son père n'avaient pas voulu se conformer aux lois de l'Union, après le chaos. Ils s'étaient plus ou moins organisés pour survivre grâce au partage, à la solidarité et aux échanges. Une Externe - car cette catégorie de la population étaient ainsi nommée par le gouvernement - expliqua, la colère dans les yeux, qu'elle possédait quelques économies depuis le suicide assisté que son grand-père avait accepté à ses quatre-vingt dix ans, comme la constitution le permettait ! Bien sûr, elle rejetait cette manière de vivre, pensait à partir, loin, peut-être un jour ... Elle vivait à la marge, ne passait pas sa vie à la gagner et à dépenser mais participait à sa façon à une société parallèle.

Un dimanche, le père de Clarisse avait préparé quelques livres choisis dans la malle de sa chambre pour les échanger. Quand il les sortit, les camarades de son père - Externes pour la plupart - débutèrent une discussion enflammée sur la force des livres, des idées ... Clarisse écoutait, à côté. Elle entendit les mots rencontre, humanité, danger, nécessité de résistance ... Un Externe expliqua que les livres avaient toujours été un danger pour le pouvoir en place ... La fillette comprit qu'un empereur chinois avait ordonné de les incendier, que les nazis avaient brûlé les oeuvres des poètes et des penseurs ... Un autre Externe rétorqua qu'il fallait faire attention car aujourd'hui les méthodes étaient beaucoup plus subtiles. Fébrile, il chercha un peu sur les étagères et en sortit un petit livre sur lequel Clarisse aperçut un pompier masqué qui tentait de mettre le feu, il le feuilleta, saisit le marque-page jaune fluo et ses yeux s'arrêtèrent sur une phrase qu'il lut d'une voix forte : « Il n'y a pas besoin de brûler des livres pour détruire une culture. Juste de faire en sorte que les gens arrêtent de les lire »... Un silence suivit puis ils calmèrent leur fureur en reprenant la conversation avec des paroles comme esprit critique, curiosité, lenteur, mémoire, création... Alors, la fillette partait jouer avec d'autres enfants.

Parfois, elle participait à des ateliers de théâtre où elle adorait devenir une autre, improvisant ou suivant une trame. Souvent, la fillette dessinait avec son père, ils installaient des personnages étranges dans des mondes sombres et désastreux, des histoires naissaient et s'amplifiaient jusqu'à un final improbable ! Un dimanche, un Externe avait laissé son violon sur une table basse, elle s'en empara et son père fut surpris de l'entendre en sortir de jolies notes.

...

Julia et Clarisse grandiront, laquelle deviendra une adulte sur qui nous pourrions compter ?

Quand elle avait dix ans, Julia avait terminé son texte d'expression personnelle qu'elle aimait tant, en écrivant :

*« ... Je suis ici, je suis là-bas ... Tout à la fois, elle est moi !*

*Je suis son double, elle est mon alter ego, nous ne sommes qu'une dans le miroir ! »*

Et elle avait signé : *Clarisse.*

# Coup de cœur du jury



Treittia ABECASSIS

Il était 7h45 quand Cének reçut un Message Interne de l'automate ZO8, son chef de chantier sur l'implantation de la nouvelle centrale à oxygène. Il acquiesça mentalement pour accéder au contenu du M.I. : plusieurs objets non identifiés avaient été trouvés à 72 m de profondeur. Ils étaient protégés par des caisses métalliques hermétiques mais les scanners avaient pu les traverser. Cének décida d'accéder aux images virtuelles car il n'avait aucune envie de revêtir sa panoplie d'extérieur pour se rendre sur place. Malgré les avancées technologiques, les tissus de protection anti rayons solaires ainsi que la réserve à oxygène et ses tuyaux de raccordement aux pompes externes, pesaient encore 13 kg environ et le chemin jusqu'au chantier était d'une dizaine de kilomètres. Cének habitait dans le quartier des monts Olympe, sa maison avait été taillée dans la roche comme de nombreuses autres habitations, pour se protéger à la fois de la chaleur et des rayonnements solaires.

Les autorités avaient choisi le lieu dit « la mine des mots » pour élever la future centrale, les 2017 centrales du royaume PROBDR13 ne suffisant plus à alimenter les nouvelles habitations souterraines. Il aurait fallu qu'il fasse 4 fois le plein d'oxygène à l'une des nombreuses pompes qui se trouveraient sur son chemin, les réserves de sa combinaison ne lui permettaient pas une très grande autonomie. Le voyage aurait relevé du périple, lui qui n'était pas sorti de puis dix mois !

Mais Cének dut se rendre à l'évidence, il y avait urgence, tous ses programmes implantés et innés avaient analysé les résultats des différents scanners et rien n'avait été obtenu ! Il ne possédait aucune information, aucun référentiel pour comprendre ces objets. Il activa ses différentes mémoires pour vérifier mais là encore rien ne faisait écho : ni sa mémoire déclarative, ni sa mémoire procédurale n'avaient été confrontées à de telles informations.

Pourtant il était à jour dans toutes ses implantations : une tous les mois de 0 à 6 ans, puis tous les trimestres jusqu'à 12 ans. Les trois dernières années avaient été réservées à sa spécialité : « l'ingénierie en centrale à oxygène ». A quinze ans, il avait commencé sa carrière en installant des pompes, puis à vingt ans sa première centrale. Il avait trente-cinq ans, il en était à sa cent onzième centrale et certainement sa dernière. Son prochain rendez-vous chez l'implanteur serait aussi le dernier : il recevra l'ultime programme qui le conduira à mettre fin à ses jours de manière altruiste et volontaire le jour de son trente-neuvième anniversaire. La société ne voulait plus surcharger la planète de vieillards. L'arrêt gouvernemental datait encore de la fin de la République quand la succession de jeunes présidents élus s'était avérée bien plus efficace que le travail effectué par leurs aînés sur des décennies.

Les implantations réitérées permettaient, dès le plus jeune âge, d'activer, de stimuler et d'enrichir certaines zones du cerveau comme les différentes aires du langage, Broca, Wernicke, Geschwind : tous les mois les programmes entraînaient en mémoire plus de cinq mille mots nouveaux d'abord dans la langue maternelle puis dans les quatre autres langues de la planète. Les aires du cerveau les moins sollicitées s'atrophiaient pour laisser les autres s'épanouir. Ainsi on choisissait uniquement les connaissances et savoirs-faire utiles et rentables pour la société actuelle : ces seules connexions neuronales étaient activées et les autres non sollicitées disparaissaient au fil des générations. Un accord avait été signé entre les royaumes pour dispenser les mêmes programmes et ceux-ci étaient actualisés toutes les années en fonction des attentes désirées. Bien sûr, les implanteurs se faisaient concurrence et quelques disparités pouvaient apparaître : le haut siège de la sécurité terrestre veillait à tout cela. On était arrivé à une uniformisation totale de la race humaine jusqu'à l'âge de 12 ans. Les spécialisations intervenaient ensuite en fonction des besoins du secteur du lieu de

naissance de chacun : un tirage au sort désignait le futur rôle dans la société. Cének n'avait jamais éprouvé le désir de pratiquer ce métier, cependant il le réalisait de manière sérieuse et opérationnelle.

Il fut donc sur place à 10h45, décida de scanner et de mémoriser le contenu de trois boîtes différentes. Il y en avait des centaines. Il n'osait pas les ouvrir de peur qu'elles ne se désagrègent au contact de l'air ambiant saturé en dioxyde de carbone et en ozone ou qu'elles contiennent quelques gaz mortels comme cela était arrivé en 2075. De retour chez lui, il convertit le contenu du scanner en message interne pour permettre à son cerveau l'accès aux différentes images. Certaines étaient constituées de signes étranges, d'autres avaient des aplats de teintes étonnantes. Il ne comprenait pas leur sens, mais cela ne le laissait pas indifférent. Il se sentit ému: d'autres hommes en d'autres temps avaient pris le temps de transcrire cet infini de symboles, d'inventer ces couleurs qu'il n'avait jamais vues ! Certes, tout ceci n'avait aucun relief, il manquait une dimension pour ses yeux qui avaient l'habitude de recevoir tout en message interne et modélisation 3D. Telle ne fut pas sa surprise quand il crut reconnaître une réplique bidimensionnelle de la ville de Victoria : grande barre horizontale qui s'élevait au Nord de chez lui. Même forme, mêmes aspérités, seules les nuances de couleurs et les encastrement marquant les emplacements des maisons troglodytes manquaient. Des signes, encore des signes figuraient dessous, si seulement il pouvait les comprendre ! Une chose était sûre, en ce temps reculé, Victoria avait été vierge de toute habitation et d'une couleur dont il ignorait l'existence. Cette ville était maintenant la capitale du royaume, ses kilomètres de roches tant en longueur qu'en hauteur avaient permis de creuser plus d'un milliard d'habitations. Elle apparaissait orange à toute heure de la journée, c'était dû aux voyants des communicateurs qui alimentaient la ville en oxygène.

Il décida de faire des copies des documents qui lui plaisaient le plus dans du graphène 7, matière fine, holographique et inaltérable, il l'utilisait pour construire l'extérieur des centrales. Il lui restait quatre ans à vivre et il se fit le serment de partager ses découvertes avec d'autres...peut-être qu'il tomberait un jour sur une personne capable de les comprendre ? Telle serait sa quête désormais.

Le moyen de diffusion le plus rapide était de partager ses trouvailles dans les centres de programmes d'implantations cérébrales : c'était le seul endroit où les gens étaient obligés de se rendre régulièrement, tout le reste se faisant en messages internes ou en livraisons droniques. Tous les jours il se revêtait donc de sa lourde combinaison pour se rendre sur ces lieux et projeter les hologrammes qu'il avait soigneusement sélectionnées la veille de façon purement aléatoire, ou presque..En effet, bien qu'il ne comprenait toujours aucun signe, il s'apercevait qu'il prenait goût au fil du temps à choisir tel document plutôt qu'un autre, comme si quelque chose de subtil émanait de ces traces, prenait vie et venait le toucher en plein cœur.

Les gens surpris au début devant ces représentations inconnues se mirent à les attendre avec impatience. Bientôt on vint au centre d'implantations par pure curiosité, on tint salon et, chose peu courante, on échangea énormément sur ces divers symboles. Les programmeurs interloqués devant tant de mystères y réfléchirent malgré eux. Après tout ils avaient été programmés pour programmer ! Peu à peu, ils décryptèrent, analysèrent et parvinrent à un code qu'il oralisèrent, l'écrit ayant disparu depuis des siècles. Cének, un matin, dans la salle d'attente du centre d'implantation, se brancha sur une des bornes de ces nouveaux programmes. Telle ne fut pas sa surprise de découvrir que les signes figurant sous la ville de

Victoria avait été traduit par « Montagne Sainte Victoire, Paul Cézanne ,1887-90) ». Cela n'évoqua rien d'autre qu'une jolie mélodie pour lui, le mots chantaient sans faire sens , mais d'autres iraient plus loin , il en était certain.

Quand Cének se rendit au centre pour son ultime implantation le jour de son trente neuvième anniversaire il vit une petite fille en pleurs devant sa mère désespérée. Comme il n'avait plus que quelques heures à vivre il se permit un brin de curiosité.

« Pourquoi pleures-tu comme ça ?

- Je croyais avoir l'implantation du programme aujourd'hui ! Maman m'a menti ! Je dois encore attendre deux mois ! C'est pas juste ! gémit-elle entre deux spasmes.
- Pourquoi es-tu si pressée ? Quel programme désires-tu avec une telle impatience ? demanda Cének surpris, il n'avait jamais encore vu un enfant pleurer pour être implanté...
- Celui qui permet de comprendre les signes bien sûr ! Depuis que mes deux grands frères l'ont ils ne s'ennuient plus jamais...moi oui ! En plus ils n'arrêtent pas de parler de choses que je ne comprends pas, qui n'existent pas ! Ils jouent même avec les signes, ils les placent les uns à côté des autres et se les montre : ils en sont fiers ! Parfois l'un des mes frères se met à pleurer ou à rire tout seul ... je ne sais pas ce qu'il découvre ...je veux savoir ! Je veux avoir l'implantation maintenant ! Deux mois c'est beaucoup trop long! ».

Ce soir là, Cének s'endormit à jamais. Des milliards d'autres boîtes furent découvertes dans différents lieux de la planète. Toutes avaient été protégées et enterrées à peu près à la même époque : quand l'oxygène vint à manquer. On apprit que les documents qu'elles contenaient si précieusement étaient appelés « livres » on les appelle aujourd'hui « céneks ». Sur l'un d'eux on découvrit cette citation visionnaire : « il n'y a pas besoin de brûler des livres pour détruire une culture. Juste de faire en sorte que les gens arrêtent de les lire. » .

Mais ce n'était plus le cas...



*Un grand merci à tous les participants ainsi qu'aux membres du jury.  
Nous vous donnons rendez-vous en 2018 pour un nouveau concours de  
nouvelles dans le cadre de la 4<sup>ème</sup> édition de Bibli'Automne.*

*L'équipe de La Mine des Mots*

